

Dieu m'avait préparé, dans une solitude,
Ce bonheur que j'avais cherché de tous côtés,
Cette joie en Dieu seul, cette paix qui prélude
Aux célestes félicités.

Tant que l'homme s'attache à ce monde, il soupire ;
L'univers est borné, son cœur est infini.
Il pourrait y jeter un royaume, un empire :
L'abîme reste inassouvi.

Voulez-vous le remplir, ce gouffre inexorable ?
N'y jetez ni plaisirs, ni trésors ; c'est trop peu.
Peut-on combler la mer avec un grain de sable,
Ou le cœur sans y mettre Dieu ?

Homme, fils exilé si loin de la patrie,
Oui, Dieu seul peut guérir ton douloureux ennui.
Ton âme restera languissante et meurtrie,
Tant que tu n'iras pas à l'ici.

Car, cette âme ne peut reposer sur la terre ;
Elle porte un reflet de célestes splendeurs :
Peut-elle dire au monde, aux vers, à la poussière :
" Vous êtes ma mère et mes sœurs ? "

Non, non ; pour un moment, si le monde l'entraîne,
Si les ombres des sens obscurcissent ses yeux,
Soudain elle se sent vide, sombre, à la gêne :
Ses désirs la portent aux cieux.

Car elle est, ici-bas, la colombe de l'arche :
Et le monde, inondé de maux et de douleurs,
N'offre point de chemin où le cœur en paix marche :
Il faut voler vers les hauteurs.

Mais le Seigneur est là, qui l'attire et l'appelle,
Et lui montre, de loin, le séjour immortel ;
Il l'invite à voler, soutient son essor frêle,
Et la dirige vers le ciel.